

De nombreux indicateurs sont à prendre en compte pour mesurer la mortalité liée au Covid-19, qui a globalement baissé depuis le début de l'épidémie.

Bénéficiant d'une meilleure protection, les malades sont aussi moins nombreux à être hospitalisés et mieux pris en charge.

Moins meurtrier en France, le coronavirus demeure très ravageur en Amérique latine, où les systèmes de santé montrent leurs limites.

Le coronavirus tue encore mais on le combat mieux

— La France présente un taux de létalité assez élevé en Europe, mais d'autres indicateurs sont nécessaires pour juger la sévérité du virus.

— Une meilleure connaissance de la maladie permet aux soignants de mieux anticiper d'éventuelles aggravations.

Le coronavirus est-il toujours aussi meurtrier ? Cette question inquiète, à l'heure où sa circulation repart légèrement à la hausse – 547 cas entre le 3 et le 10 juillet, contre 271 entre le 19 juin et le 25 juin –, après une baisse quasi constante à partir du 31 mars, pic de l'épidémie en France. Au total, 173 304 cas de Covid-19 ont été confirmés à ce jour, selon l'agence Santé publique France.

Mais pour Stéphane Gayet, infectiologue au CHU de Strasbourg, la courbe à suivre de près est plutôt celle des nouvelles hospitalisations pour Covid-19. Or, avec 606 admissions entre le 6 et le 12 juillet, contre 648 la semaine précédente, « celle-ci reste basse et stable ». Au total, 6 915 malades du Covid-19 étaient hospitalisés en France au 15 juillet, dont 482 en réanimation, selon Santé publique France. Certains hôpitaux constatent, certes, une légère hausse des admissions ces quinze derniers jours – 10 % au CHU de Strasbourg par exemple. « Mais cela reste calme », rassure le médecin qui ne voit pas, pour l'instant, de signes probants de reprise.

L'hospitalisation est aussi devenue plus sélective. « Avec l'expérience, on a appris à mieux reconnaître les signes qui justifient une hospitalisation », indique le médecin. On sait aujourd'hui qu'une simple dyspnée (difficulté à respirer, NDLR) chez un adulte jeune peut tout à fait être soignée à domicile », explique Stéphane Gayet. « Beaucoup de patients qui étaient soignés à l'hôpital pendant le confinement le sont désormais en ville », confirme la professeure France Roblot, infectiologue au CHU de Poitiers.

— Le virus tue-t-il toujours autant ?

Le virus est bien moins meurtrier qu'auparavant, avec une moyenne de 14 victimes par jour. Entre le 2 mars et le 31 mars, Santé publique France a enregistré 18 861 décès dans les hôpitaux et 10 335 dans les Ehpad. Néanmoins, « il est encore trop tôt pour évaluer le bilan exact de la mortalité due à l'épidémie de Covid-19 en France, notamment en raison des incertitudes sur les décès survenus à domicile », souligne l'agence sanitaire dans une étude portant sur la surveillance de la mortalité en France.

« Beaucoup de patients qui étaient soignés à l'hôpital pendant le confinement le sont désormais en ville. »

Le ralentissement de la circulation du virus parmi la population n'est pas la seule explication, selon la professeure France Roblot. « Les profils à risque, c'est-à-dire les personnes âgées ou présentant des comorbidités, sont plus prudents dans leur comportement, avance l'infectiologue, ce qui peut aussi expliquer la baisse de la mortalité. A contrario, les gens jeunes ont tendance à se relâcher, ce qui expliquerait pourquoi les cas augmentent un peu, mais pas les décès, ces personnes-là développant la plupart du temps des formes mineures. »

Un autre indicateur mérite attention : la surmortalité. « Elle s'obtient en comparant le nombre de décès de tel mois avec le même mois des années précédentes, comme on le fait chaque année pour calculer le nombre de morts de la grippe », précise Vincent Jarlier, bactériologiste à l'hôpital



Une équipe de soignants à l'hôpital Henri-Mondor dans le Val-de-Marne. Eric Bouvet/VII/Redux-Rea

parisien de la Pitié-Salpêtrière. À ce stade, Santé publique France estime que le Covid-19 a entraîné entre 25 000 et 30 000 décès en excès entre le 2 mars et le 31 mai. Un chiffre encore incertain, insiste l'agence, qui met en avant « la survenue concomitante d'une surmortalité, directement et indirectement associée à l'épidémie, et d'une sous-mortalité, liée à l'effet protecteur du confinement sur les causes de décès hors Covid-19. »

— Comment se situe la France par rapport aux autres pays ?

Le taux de létalité, c'est-à-dire le nombre de décès par rapport au nombre de cas diagnostiqués, s'élevait le 13 juillet en France à 19 % : « C'est le taux le plus impor-

tant des "grands" pays d'Europe de l'Ouest, devant l'Italie, l'Espagne, le Royaume-Uni et l'Allemagne », relève Vincent Jarlier, qui a croisé plusieurs sources (Santé publique France, la direction générale de la santé, l'ONU, l'OMS...). Une différence qui « reflète avant tout la politique de tests menée par chaque pays. Plus on teste large, plus on diagnostique de cas peu graves, et plus la létalité apparente diminue », souligne-t-il. D'où le taux élevé en France, où l'on teste encore peu, et la faiblesse du taux allemand (5 %), où l'on a testé massivement et rapidement.

« Attention, cela ne signifie pas que 19 % des gens touchés par le Covid en meurent », insiste le professeur Jarlier. Il ne faut en effet pas confondre le taux de létalité avec le taux de mortalité qui, lui, désigne le nombre de personnes

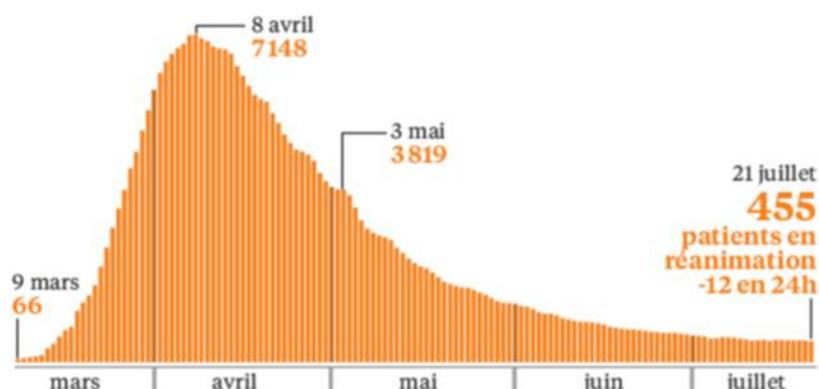
décédées du Covid sur l'ensemble de la population. En France, il s'élève à 0,8 % environ, contre 0,2 % pour la grippe.

Selon le médecin, c'est un troisième indicateur qu'il faut privilégier pour comparer les pays : le taux d'incidence des décès, c'est-à-dire le « taux d'attaque » pour 100 000 habitants. Au 13 juillet, il s'élevait à 44,8 en France, loin derrière la Belgique, qui détient le record mondial avec 85,1 décès pour 100 000 habitants. Mais toujours légèrement devant les États-Unis (41,2), où l'on enregistre pourtant 60 000 nouveaux cas par jour depuis plus d'une semaine. « Certes, la situation est critique aux États-Unis, mais 140 000 morts pour 328 millions d'habitants, c'est moins que nos 30 000 morts pour 60 millions d'habitants », explique le professeur Jarlier. ●●●

repères

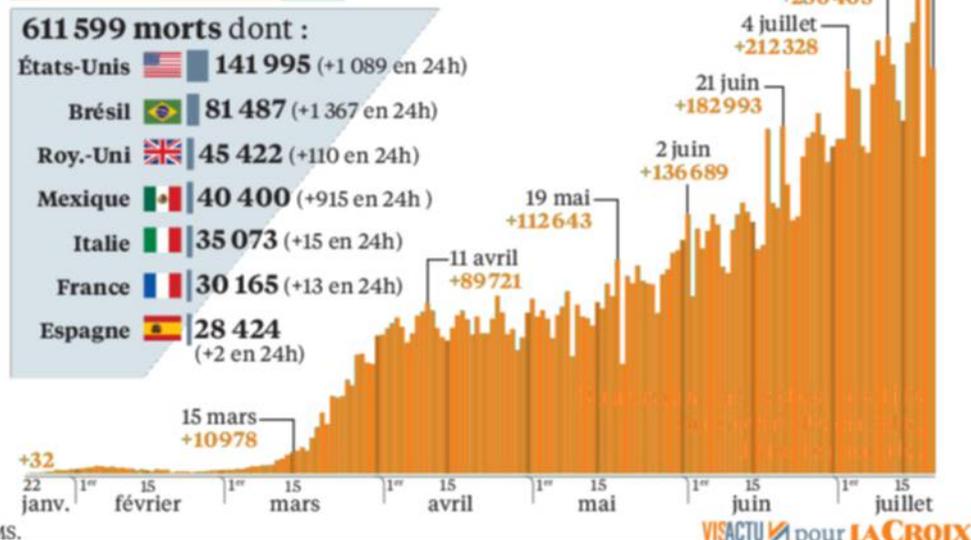
Les chiffres clés de l'épidémie au 21 juillet 2020

En France ...



*établissements sociaux et médico-sociaux. **au moins 3 cas testés positifs dans une même communauté. Sources : Santé publique France, ministère français des solidarités et de la santé, Johns Hopkins University, OMS.

... et dans le monde



VISACTU pour LA CROIX

... — La prise en charge a-t-elle évolué ?

Stéphane Gayet en est convaincu : « S'il y a moins de gens qui meurent, c'est aussi parce que nos prises en charge sont meilleures. » Moins submergés, les soignants ont plus de temps pour s'occuper des malades. « On n'en est plus à faire du tri entre les patients et à prendre des décisions seuls, à 2 heures du matin », souligne l'infectiologue. Surtout, la maladie et ses complications sont mieux connues. « Dans la panique, des gens ont sans doute été envoyés trop facilement en réanimation, ce qui a parfois aggravé leur cas », estime le médecin, pour qui le corps médical est désormais « plus armé pour anticiper les complications. »

Une amélioration de la prise en charge que le docteur Serge Alfandari, infectiologue au centre hospitalier de Tourcoing, a constatée dès la fin du mois de mars : « Les réanimateurs se sont mis à utiliser des ventilations non invasives et à administrer des corticoïdes » qui, en bloquant la réaction inflammatoire des patients, limitent les passages en réanimation et leurs effets parfois délétères. « Cela a constitué un bénéfice majeur, juge le docteur Alfandari, de même que l'usage des anticoagulants, qui a permis d'éviter certaines complications. » En particulier les embolies pulmonaires et les arrêts cardiaques, auxquels l'infectiologue impute une partie des décès des jeunes patients.

Jeanne Ferney

Le système de santé, talon d'Achille de l'Amérique latine

— Avec désormais 160 000 décès dus au coronavirus, le sous-continent sud-américain ne parvient pas à endiguer la pandémie qui frappe la plupart de ses pays depuis des mois.

— En cause, une pauvreté endémique exposant les plus vulnérables, ou des systèmes de santé déficients, déjà fragilisés par l'épidémie de dengue.

Plus de 80 000 morts au Brésil, plus de 40 000 au Mexique, plus de 13 500 au Pérou, plus de 7 000 en Colombie... : les derniers bilans du nombre de morts du Covid-19 en Amérique latine sont d'autant plus alarmants que les décomptes au jour le jour ne baissent pas, donnant le sentiment d'un sous-continent dépassé par la maladie et ses formes les plus graves.

Celle-ci, de fait, semble hors de contrôle, hormis dans de rares pays : Cuba, qui se targue d'avoir le plus de médecins rapportés à la population (8,19 pour 1 000 habitants), ne comptait mercredi 22 juillet que 87 morts du Covid-19. Deux autres pays résistent bien à la pandémie, l'Uruguay (33 décès, aucun ces dernières 24 heures) et le Paraguay (35 décès, deux en 24 heures) : deux États à faible densité de popu-

lation, où les mesures sanitaires se mettent plus aisément en place que chez leurs voisins.

Ailleurs, « la pandémie est une déflagration pour la région », constate Christophe Ventura, directeur de recherche à l'Institut de relations internationales et stratégiques (Iris) et spécialiste de l'Amérique latine. Elle survient avec d'autant plus de violence que les systèmes de santé, dans les pays les plus atteints depuis le début de l'année, étaient déjà fortement fragilisés. « Depuis 2019 se développe la plus forte épidémie de dengue que l'Amérique latine ait connue. Il y avait déjà plus de trois millions de personnes contaminées par cette grippe tropicale avant janvier 2020 », rappelle Christophe Ventura.

À Guayaquil, en Équateur, à Lima, au Pérou, les hôpitaux ont très tôt tiré la sonnette d'alarme, dénonçant le manque de lits, de matériels, de médicaments, de soignants. Fin mai, le Bureau du défenseur du peuple péruvien alertait le gouvernement sur une « impossibilité imminente de se faire soigner dans les services de santé », et décrivait les couloirs de l'hôpital Loayza, à Lima, dans lequel des patients en besoin d'oxygène et privés de lit restaient sur un fauteuil roulant.

Le système de santé est bien le

talon d'Achille de la région latino-américaine, où la population, dans la plupart des pays, recourt à des sécurités sociales privées. Une bombe à retardement, alors que plus de un sixième des Latino-Américains vulnérables au coronavirus vivent dans des bidonvilles. Selon la Commission économique pour l'Amérique latine et les Caraïbes (Cepalc), en 2019, 10 % de la population vit dans des conditions d'extrême pauvreté, et plus de 30 % dans la pauvreté.

La population est d'autant plus sensible qu'elle est très touchée par des maladies aggravant les symptômes du nouveau coronavirus.

La population est d'autant plus sensible à la virulence du Covid-19 qu'elle est très touchée par des maladies aggravant les symptômes du nouveau coronavirus, contribuant à accentuer sa morbidité. Un quart des Latino-Américains souffre en effet d'obésité, selon un rapport de 2019 de l'Organisation de coopéra-

tion et de développement économiques (OCDE) et de la Food and Agriculture Organisation (FAO). Au Mexique, 70 000 personnes meurent chaque année du diabète.

Systèmes de santé déficients, pauvreté, forte densité de population, comorbidité : ces facteurs expliquent que le taux de létalité du coronavirus dans ces pays rattrape progressivement ceux de l'Europe, alors que l'Amérique latine a été touchée plus tardivement par la pandémie. Selon les chiffres de l'université américaine Johns Hopkins, au 17 juillet, le Pérou, le Chili et le Brésil tenaient respectivement les 8^e, 9^e et 10^e places du tableau des dix pays où le taux de mortalité du virus est le plus élevé.

Dans cette situation, les reproches envers les gouvernements inondent les réseaux sociaux. La situation politique était déjà très instable, les derniers mois de l'année 2019. Les manifestations se multipliaient en Équateur, au Pérou, en Bolivie, en Argentine et en Colombie à cause de la pauvreté et de la corruption. Après une nouvelle augmentation du nombre de personnes contaminées à Santiago, la capitale chilienne, le 15 juillet, un habitant blâmait ses gouvernants sur Twitter : « Dans ces chiffres se reflètent les échecs de notre modèle sociétal et politique. »

Marion Bellal